

Le corps et la diversité des relations sociales dans une petite ville de Bretagne. D'après quelques notes de terrain

Denis BIGET

Docteur en ethnologie, chercheur associé au CRBC (EA4451/UMS3554-CNRS) à L'Université de Bretagne occidentale

Résumé

A partir d'une expérience de terrain et de descriptions de situations, on va voir que le corps peut être le lieu de sociabilité et de culture pour pallier le déficit de relations dans une ville à l'identité perturbée par l'histoire récente. Sorti de son carcan physique, le corps en mouvement est mis en scène pour solliciter une dynamique de socialisation qui va permettre à des gens, ici danseurs et joueurs de pétanque, de créer des relations sociales de voisinage et communautaires. Les gestes mais aussi les paroles qui accompagnent les gestes et les propos sur l'intimité du corps sont des marqueurs de distinction et d'identification des individus à une communauté de corésidence ou à un groupe associatif et sportif qui s'ouvrent plus largement sur l'identification à la cité. Réputation et prestige sont en jeu dans les techniques du corps. Celui qui ne respecte pas ces règles est sanctionné par les corésidents et les partenaires.

Mots-clés

Geste – prestige – relations de voisinage – socialisation – identification.

Abstract

The body and its role in the diversity of relationships in a little town of Brittany. From some field notes.

Using experience in the field and descriptions of particular situations as our starting point, we will see how the body can be a meeting place for sociability and culture, smoothing shortcomings in relationships in a town the identity of which has been disturbed by recent history. Once liberated from the confines of its physical containment, a body in movement entering from the wings solicits a socialising dynamic so the actors, here dancers and players of the French game "boules", can construct social relationships that are both neighbourly and community spirited. The gestures, but also words accompanying gestures, and reflections about the intimate nature of the body are indicators of distinction and identification for individuals in relation to their community or to a federating or sporting association, opening again on a wider front out to the sphere of the city's identification also. Reputation and prestige are at stake in body techniques. Anyone not respecting these rules will be sanctioned by coresidents and partners.

Key words.

Gesture – prestige – neighbourly relationships – socialisation – identification.

Danseuse

*Cette grâce musclée, et ce rythme, miracle
Des lumières, des pas, des gestes, des accords,
Et cet envol soudain, délicieux d'un corps
Comme un encens divin qui monte vers l'oracle.*

.....
*Sa brune nudité sous la perruque blonde
Centre de l'eurythmie idéale du monde
S'érige. Un dur tendon souligne le mollet.*

*Elle sourit, salue, immobile s'arrête
Et virevolte encor sous un feu violet
Ange, voyou lascif, et rêve de poète.*

François Laugier, *Poèmes d'hiver*, 1959.

Dans ma thèse d'ethnologie (Biget 2006), j'ai cherché à comprendre comment les habitants d'une petite ville maritime de Bretagne construisaient leur sentiment d'appartenance à la ville ou au quartier, soit en adhérant aux marqueurs traditionnels de la ville et de son histoire, soit en vivant en marge de ces repères. Douarnenez est un port de pêche breton jadis très productif, riche d'une histoire sociale, économique et culturelle abondante qui, aujourd'hui en déclin, se tourne vers une valorisation identitaire forte du passé grâce aux grandes manifestations du patrimoine maritime de renommée internationale et au tourisme culturel. A côté d'une identité quelque peu hypertrophiée qui rassemble une bonne partie des habitants dans les actions et les discours, j'ai cherché à savoir, tant dans la vie quotidienne de ceux qui adhèrent à l'image de la ville que de ceux qui vivent en retrait, « ce qu'il s'y passe quand il ne se passe rien », pour reprendre Howard Becker. En suivant l'approche méthodologique de descriptions de situations telle que la développe Clyde Mitchell (Mitchell C., 1956) dans la danse *Kalela*, Jean Bazin (Bazin 2008) ou Alban Bensa dans son séminaire *Anthropologie de l'action* de l'école des hautes études en sciences sociales (Bensa 2002-2003 ; 2006), j'ai regardé vivre les acteurs de la ville dans plusieurs quartiers et plusieurs moments de la vie de Douarnenez. J'ai essayé de mettre en œuvre une « observation flottante », selon l'expression de Colette Petonnet, pour saisir les acteurs dans la ville.

1. Cadres de l'enquête

Douarnenez est une ville réputée pour son carnaval et ses habitants « fêtards », son parlé, son passé maritime. Comme me disait un ami sociologue, « A Douarnenez, il y a de l'identité ». On parle de Douarnenez dans toute la Bretagne comme d'une ville dynamique. Le carnaval, qui rassemble des milliers de personnes pendant cinq jours, laisse à penser que les participants expriment ainsi une culture propre à cette ville.

Habitant le quartier de *la place du 14 mai* avec ma famille, j'ai observé et cherché à mettre en évidence ce qui donnait corps aux relations de voisinage dans ce quartier, entre autres lieux de la ville. *La place du 14 mai* est située dans un ancien quartier du port et a été le lieu d'une vie sociale et économique très riche, jusqu'aux années 1980, date du déclin de la pêche à la langouste notamment. Aujourd'hui, cette place est occupée par des habitants aux vies et aux occupations professionnelles diverses. Au contraire d'un discours assez fort sur les bonnes relations de voisinage, j'ai constaté un déficit de relations réelles probablement dû à la disparité des professions

et des occupations et à l'absence d'infrastructure économique. Considérant avec Edward Sapir que la culture se trouve plus dans les relations interindividuelles que dans un lieu donné et circonscrit (Sapir 1967), ce sont les situations qui ont constitué la base de mes observations. La notion de culture et d'individus porteurs d'un modèle culturel qui régirait toutes les actions laissent de côté les actions des acteurs eux-mêmes et les enferment dans un groupe culturel. Si certains traits et certaines manières de faire se retrouvent à Douarnenez, on peut les rencontrer ailleurs mais d'une façon différente. Il n'y a pas à mes yeux de culture douarneniste comme un texte pré écrit qu'il s'agirait pour l'ethnologue de traduire. Nous n'observons que des situations ou des affaires dans lesquelles les acteurs sont pris comme dans un jeu. (Bazin, 2008).

Les relations *place du 14 mai* sont assez pauvres et se limitent à quelques salutations, discussions sur le pas de la porte et de façon plus approfondie, à des apéritifs ou des repas au cours desquels les convives échangent des informations sur leur vie, sur la vie en général, se promettent de l'entraide et des coups de main. Il manque une vie de quartier intense à l'image de ce que les habitants attendent et expriment dans leur discours présents et dans leurs souvenirs. Pris par leur vie professionnelle et familiale (ou par leur vie de retraités), les gens se rencontrent mais échangent peu. Les nouveaux parlent « d'une vie sur la place », sorte de rêve ou de mythe collectif futur qui s'inspire des souvenirs d'un passé idéalisé lorsque le quartier était, il y a encore une vingtaine d'années, un haut lieu d'activités sociales et économiques riches et variées. Le quartier ne possède aucun commerce et aucun artisanat au moment de l'étude. Les relations de voisinage sont bonnes, parfois empreintes de jalousie et de médisance, comme le faisait déjà remarquer Roderick McKenzie à Chicago (McKenzie 1968) mais les habitants ne se retrouvent pas de façon intensive, chez eux ou sur la place. Seuls les retraités et un couple dont la femme ne travaille pas et dont l'époux dispose de longs moments d'inactivité ont des relations sociales soutenues et surtout une vision positive des relations locales.

2. Gwladys, une amitié née de la fête

Nous avons vu qu'il existe un déficit de relations de sociabilité *place du 14 mai* et que ceux qui y sont le plus intégrés et qui vivent le plus intensément la vie du quartier sont à part dans leur mode de vie et par les réseaux de leurs inter-connaissances qu'ils partagent d'ailleurs le plus souvent avec des groupes extérieurs à la corésidence.

Pourtant, de ces manifestations ponctuelles peut naître des relations qui vont s'intensifier et se prolonger dans le temps mais qui ne concernent que quelques personnes et non pas l'ensemble des résidents. Le corps, libéré de sa matérialisation, va alors jouer un rôle important comme vecteur de lien social et de relation de voisinage en donnant naissance à une esthétique (au sens étymologique : *αισθητικος* : « qui peut être objet de sensation ») commune qui se prolongera par des rencontres et une amitié limitées à quelques personnes.

Gwladys est une femme de 40 ans arrivée quelques mois avant que je n'emménage *place du 14 mai*. Seule avec sa fille Marie de 20 ans et son petit garçon de 5 ans, elle travaille comme aide ménagère auprès des personnes âgées. Voisine polie et peu intégrée dans le quartier, elle ne fréquente presque personne, dit seulement bonjour et salue. Elle conduit ses enfants à l'école, part au travail, fait ses courses et rentre dans son appartement sans chercher à entretenir de relations avec ses voisins. Nous nous croisons et nous saluons poliment. Grande femme élégante, elle paraît cependant assez hautaine et froide, contrairement à Paul et Françoise ou Pierre et Claire qui sont plus chaleureux et que je connais mieux.

Pourtant, tout va basculer un soir d'été 2001. Alors que mon épouse et moi rentrons de quelques courses, Gwladys sort de chez elle et nous aborde pour la première fois depuis trois ans pour nous avertir qu'elle fête son anniversaire, qu'il y aura du bruit et qu'elle aimerait nous compter parmi ses invités. Nous acceptons poliment mais avec étonnement. C'est pour nous une nouvelle occasion de rencontrer des voisins.

Vers 22 heures, nous sonnons à sa porte, en apportant une bouteille de vin. Elle nous accueille dans son garage où est dressée une grande table sur des tréteaux. Il y a beaucoup de monde réuni. Sur la table sont disposés plats de charcuterie, de fromages et de gâteaux, apéritifs et vins. Gwladys nous présente ses amis, des collègues du club de hand-ball, deux bonnes amies, Véronique et Nadia qu'elle connaît depuis longtemps, son père et sa mère, son frère et sa belle-sœur venus de Loire-Atlantique. Il y a aussi Paul et Françoise, Caroline et David, Phil et Josiane qui ont quitté le quartier peu après, et quelques autres personnes que nous ne connaissons pas. Gwladys dirige le repas en maîtresse de maison. Les conversations s'animent et le vin coule à flot. Chacun se sert comme s'il était chez lui, sur invitation de Gwladys. Les corps s'échauffent, les convives parlent fort et rient.

Vers Minuit, Gwladys interpelle ses invités pour qu'ils lèvent leur verre en l'honneur de Mohamed, son deuxième mari, un jeune tunisien de trente ans rencontré un an plus tôt en Tunisie et qui doit arriver prochainement à Douarnenez si le consulat lui délivre son visa. Gwladys nous fait partager sa joie et son espoir et nous fait remarquer en aparté que sa famille ne partage pas son enthousiasme pour ce mariage.

Vers 1 heure du matin, nous montons à l'étage où elle a installé une piste de danse dans son petit salon qu'elle a débarrassé des meubles, hormis deux fauteuils. Il y a encore beaucoup de bouteilles de vin et les invités dansent sur des musiques diverses. Le corps ici est alors utilisé et se transforme à des fins de mise en scène. Chacun cherche le rythme, la beauté et l'harmonie des gestes communément partagés. Les danseurs cherchent à faire bien et beau, comme les autres, pour appartenir à la communauté informelle qui est en train de naître. Ils reproduisent les mêmes gestes, les mêmes mouvements, avec des degrés dans la performance corporelle selon les possibilités physiques et les dispositions psychologiques de chacun. Certains se dandinent un peu lourdement et sans enthousiasme, d'autres essaient et parviennent à reproduire des gestes en accord avec la musique et les gestes des autres. La danse confère à l'identification où il s'agit d'être à la fois soi-même, de se distinguer, et de faire partie des autres et de l'assemblée, d'y appartenir, ici et maintenant, et aussi plus largement dans l'espace social proche de *la place du 14 mai*.

Il fait très chaud ce soir là. La fille de Gwladys, Marie, fait irruption avec quelques amies qui dansent comme des folles. Le temps passe en conversations autour des danseurs ou dans la cuisine, en danses et en libations. L'ambiance est chaleureuse et les relations amicales se nouent, chacun explique qui il est, ce qu'il fait et où il habite. Phil s'endort sur un fauteuil. A côté des corps en mouvement, son corps n'exprime plus rien et contraste avec celui des autres.

La fête continue et se prolongera jusqu'au matin. L'ambiance est de plus en plus chaude, les fenêtres sont ouvertes sur la rue. De jeunes badauds interpellent Véronique pour venir faire la fête avec nous. Les musiques et chansons se succèdent au rythme de la nuit. Gwladys sélectionne les chansons. Vers 3 heures, elle met un CD d'Alain Souchon. La chanson « Foule sentimentale » va réunir une partie des participants dans une danse expressive au milieu de la pièce. Fatigué et un peu ivre, je me joins à eux dans la musique assourdissante.

Oh là là la vie en rose

Le rose qu'on nous propose

*D'avoir des quantités d'choses
Qui donnent envie d'autre chose
Aïe on nous fait croire
Que le bonheur c'est d'avoir
De l'avoir plein nos armoires
Dérisions de nous dérisoires car...*

Les danseurs, chacun isolé dans son corps et à la fois collé aux autres, sont réunis en un cercle serré. Ils bougent, se tordent, ondulent de tout leur corps et lancent leurs bras les uns vers les autres ; ils reprennent le refrain en chantant fort, en criant presque :

*Foule sentimentale
On a soif d'idéal
Attirés par les étoiles les voiles
Que des choses pas commerciales
Foule sentimentale
Il faut voir comme on nous parle
Comme on nous parle.*

Les corps se rapprochent langoureusement et s'éloignent et forment cohésion...

*On nous inflige
Des désirs qui nous affligent
On nous prend faut pas déconner dès qu'on est nés
Pour des cons alors qu'on est...*

Les corps se rapprochent encore et se serrent, les bras se lèvent, les mains se rejoignent au dessus des têtes, retombent sur les épaules trempées de sueur et enlacent les hanches...Les mains glissent sur les corps...les regards se croisent plein de complicité et de tendresse...

*Du ciel dévale
Un désir qui nous emballe
Pour demain nos enfants pâles
Un mieux un rêve, un cheval
Foule sentimentale
On a soif d'idéal...*

Cette chanson, par son rythme et son thème, semble avoir rapproché les gens et créer une synergie et une sympathie. Les verres passent de bouche en bouche, la fête est à son paroxysme et l'amitié commune grandit. Tout le monde s'interpelle en chantant. Le niveau sonore est très fort dans la pièce enfumée. Les voix et la musique se mélangent.

Dans la cuisine, certains discutent et boivent. D'autres nous quittent et rentrent chez eux. Gwladys est heureuse de sa soirée. Phil, qui s'est réveillé, me dit que la vie de quartier, c'est de faire la fête et de pouvoir compter sur ses voisins. Il me propose de m'aider à repeindre ma maison.

La danse se prolonge sur d'autres musiques et chansons et le vin continue de couler. Puis le jour se lève et nous rentrons parmi les derniers.

Le lendemain matin, quand chacun se réveille fatigué, nous croisons Gwladys et commentons la soirée. Il semble s'être passé, d'après Gwladys, quelque chose où chacun a pu s'exprimer dans une communauté de rapports et de sentiments. Nous parlons comme si nous nous

connaissions depuis toujours. La danse et la fête ont créé des liens. Nous nous souhaitons une bonne journée et nous promettons de nous revoir.

Quelques jours plus tard, Gwladys frappe à ma porte parce qu'elle a un service à me demander. Elle aimerait que je l'aide à écrire une lettre au Consul de France en Tunisie pour aider son mari à obtenir un visa qui lui a encore été refusé. Deux jours plus tard, elle revient avec un brouillon de lettre que nous reprenons ensemble, nous buvons un café, échangeons pour mieux nous connaître, durant une partie de l'après-midi. Mon épouse rentre du travail et propose à Gwladys de rester boire un verre. Gwladys finit par dîner avec nous. Nous faisons connaissance et nous racontons nos vies. Elle nous explique qu'elle est heureuse d'avoir fait notre connaissance et qu'elle ne nous appréciait pas auparavant, nous jugeant peu sympathiques.

Nous allons ensuite multiplier les rencontres, les repas avec ses deux amies Véronique et Nadia et avec ses parents qui viendront chez nous. Nous déjeunons et dînons les uns chez les autres ou au restaurant. Nos soirées sont longues et riches en paroles, en histoires et en amitié. Nous parlons de tout, Gwladys nous raconte sa vie avec de grands gestes des bras et beaucoup de mise en scène. Elle se sait jolie femme et aime plaire. Elle s'habille toujours avec beaucoup d'élégance et de recherche. Puis nous allons ensemble à la plage, où elle n'hésite pas à se dénuder presque entièrement devant moi en expliquant que cela ne la dérange pas, qu'elle a confiance en moi en vertu de notre amitié. Nous sommes devenus des amis intimes. De sa vie de tous les jours à sa vie sexuelle, de l'intimité de son corps aux dessous qu'elle porte, nous connaissons tout.

Gwladys trouvera auprès de nous des confidents et une aide précieuse lorsque son mari va révéler son vrai visage. Arrivé en France quelques mois plus tard, il lui mène une vie infernale et elle souhaite que je le rencontre pour lui donner mon impression à son égard. Elle a une grande admiration et une grande confiance en mon jugement. Hélas, Mohamed est violent et très malhonnête, recherché par les Renseignements généraux et Gwladys devra vite demander le divorce.

Cette amitié entre Gwladys et mon couple ne concerne que nos deux ménages. Les autres voisins sont exclus de ces rencontres privilégiées. Ils se sont un peu détachés de Gwladys depuis son récent divorce et restent très circonspects. Personne n'ose parler de ce drame. Les conversations avec les voisins sont toujours aussi superficielles et seuls Gwladys et nous avons des relations suivies sur la place.

Deux ans plus tard, Gwladys déménage. Elle a trouvé un appartement plus grand et plus lumineux près de Douarnenez. Nous restons amis mais nous ressentons un vide. D'après Gwladys, cela est dû au fait que nos vies « passaient à travers les murs » et que même lorsque nous ne nous voyions pas, nous sentions la présence de l'autre. « Je sais que vous là, de l'autre côté de la rue. » Nous allons continuer à nous voir et à partager des repas mais la distance restreint les relations qui vont s'étioler et qui n'existent plus aujourd'hui. Par la description de cette fête chez Gwladys, nous assistons à une expérience commune partagée qui est passé par la mise en spectacle des corps. Gwladys a invité ses voisins pour partager un moment de joie et de convivialité qui va, pendant quelques heures, souder le groupe des habitants du quartier et quelques autres personnes. Chacun, dans le manger et le boire, dans les techniques du corps de la danse, a le sentiment d'exister individuellement et collectivement. Il s'exprime dans ce que Michel Maffesoli appelle une esthétique (Maffesoli 1990), un vivre-ensemble ou pourrait-on dire encore un « ressentir ensemble » recherché et apprécié, qui est une « reliance sociale¹ » C'est pour ce sociologue l'expression de « l'humaine nature », celle du besoin de partager des sensations au delà des conflits et des

¹ L'expression « reliance sociale » est empruntée à Roger Clause (1963) par Michel Maffesoli.

différences. On voit dans cette trivialité des actes anodins ce qui fonde une culture d'un moment, un ensemble de choses impalpables qui constitue l'habitus, issu de la communication verbale et non-verbale, dans une expérience commune qui s'offre à tous et qu'il n'est pas besoin d'explicitier, qui sont des actes simples dans un savoir incorporé, dans le sensuel (Maffesoli 1990).

A ce moment de la fête, le lieu de la fête devient un lien social, *la place du 14 mai* se retrouve dans le lien domestique et le voisinage prend son sens pour quelques heures, dans les paroles, les gestes et le regard des autres. L'espace de la maison devient du temps et du vécu qui se cristallisent dans un moment de célébration et de socialité. Un sentiment commun de soi-même et du groupe est à l'œuvre, ici et maintenant.

Néanmoins, cet espace de sociabilité ne va pas perdurer au-delà du petit matin. Après la fête, chacun va retourner chez lui et reprendre ses activités. Le partage n'aura duré qu'un temps, celui de la fête. Il ne se prolongera singulièrement que par l'amitié entre deux ménages, celui de Gwladys et le mien, sans déborder sur le lieu public de la place mais en s'enfermant dans le privé des foyers. Si au départ c'est la corésidence qui est à l'origine de cette forme de relation sociale qu'est l'amitié, elle n'en n'est pas la cause. L'amitié avec Gwladys aurait pu naître dans un autre endroit, à un autre moment. Gwladys est une femme volontaire qui aime les contacts. Nous aurions pu sympathiser ailleurs en un autre temps et nous estimer mutuellement de la même façon. Ce n'est pas la vie sociale de la place dans son ensemble ou une hypothétique culture des habitants de Douarnenez qui a généré cette amitié et celle-ci n'a pas fait d'émule sur la place. Les gens ne s'aiment pas parce qu'ils sont de Douarnenez, mais parce que, comme partout ailleurs, ils ont envie ou besoin de le faire. Cette amitié n'a pas débordé sur le reste des habitants.

D'une façon générale, on remarque que les discussions superficielles et les échanges de services entre voisins ne sont pas forcément un indice d'intégration profonde dans un quartier (Bidard 1997). Cette amitié entre Gwladys et ma famille est une exception sur *la place du 14 mai*.

En parlant de ces corps en mouvement et reliés les uns aux autres, il semble alors que le corps permet de parler d'autre chose que de ce qu'il est physiquement. Il exprime une dynamique des relations sociales recherchées ou avérées un moment. Les paroles que nous échangeons parfois Gwladys, mon épouse et moi sur ce corps intime en font un objet de reconnaissance, d'identification et de distinction sociale.

3. Corps et jeux de pétanque

Plus loin, à Tréboul, commune annexée à Douarnenez, les relations sociales s'expriment aussi dans la distinction et la performance par le corps, ses techniques et ses mises en scène dans le jeu de pétanque. Le club de pétanque de Tréboul est très actif et a son siège au Café de l'Yser.

Lors des tournois, les joueurs se retrouvent au café pour boire et préparer les équipes. Ces copains sont eux aussi des joueurs de toutes les conditions sociales, surtout des ouvriers, des employés et des chômeurs. Il se dégage de ces rencontres l'impression d'une grande amitié conviviale. Chacun connaît chacun, paye un verre à l'autre, fait la bise, serre les mains et entre en longues discussions avec son voisin. On parle de sport, de pétanque, des autres, on se donne rendez-vous, on se promet un coup de main « quand tu veux, tu m'appelles », on boit et on plaisante à grands éclats de rire. Si on écoute un peu plus les conversations, on y entend aussi des propos malveillants, des ragots nourris par l'inimitié et la jalousie et surtout des commentaires désobligeants et hargneux sur les façons de jouer ou de tricher de tel ou tel joueur. La belle amitié est une parade à laquelle chacun veut croire et tout le monde est ami en apparence. Avec un peu

d'alcool, on se jure amitié et fidélité à grandes poignées de mains répétées et de verres entrecroisés. Puis le tournoi commence. Chaque équipe délimite son espace de jeu d'un trait tracé du pied dans la poussière. Si le corps a son importance, les mots échangés, souvent des invectives amicales, jouent leur rôle d'ouverture de la scène et du jeu. Le jeu commence, dans le silence, le joueur prend la pose, se concentre, soupèse la boule avec gravité, juge la distance avec « le petit ». Il attend, mesure les risques de son geste. Il prend appui sur ses pieds et tout le corps est en tension, accroupi ou debout, puis il pointe « le petit », lance la boule dans un geste qu'il veut à la fois précis et élégant et attend le cheminement de la boule qu'il accompagne de torsions du corps qui semblent heureuses ou douloureuses selon la trajectoire, comme pour influencer le projectile. Il se réjouit modestement de la réussite ou s'offusque d'avoir raté le point, laissant penser aux autres joueurs que l'erreur de tir n'est pas de son fait, ou accepte d'avoir été mauvais, mais par une sorte de fatalité. Tout son corps exprime la tension, l'importance des enjeux, la gravité de la situation. L'enjeu capital, outre la victoire de l'équipe, c'est l'image qu'il donne de lui et celle de sa compétence, qui n'est autre que les paramètres de sa réputation au sein de l'équipe et du club. Un bon joueur, quelles que soient ses performances à venir, aura une bonne réputation. Celui qui rate sans cesse - mais ça, c'est les autres qui le disent - conservera une mauvaise réputation même s'il lui arrive de réaliser de bonnes prestations. Cette réputation, qui est récompensée par de l'argent ou des pots et des repas, lui donne sa place au sein de réseaux dont il serait ici trop long de parler. Elle ne se base pas seulement sur les points et tournois gagnés mais aussi sur son « style », son « geste » (« il a du geste », « il a un beau geste »), sa souplesse, sa maîtrise du corps.

A l'issue du tournoi, puis chaque année, le club organise un repas où les adhérents du club se retrouvent par affinité pour parler des mêmes choses que celles qui se sont dites au café. Le corps devient, dans le boire et le manger, dans l'exercice physique (« C'est un vrai sport, quand tu ploies sous ton corps, c'est toute la jambe qui travaille »), dans la mise en scène corporelle et communautaire et les relations sociales qui s'en dégagent, l'endroit du plaisir et du lien social.

La pétanque est un véritable sport, mot qu'il convient de prendre à partir de son étymologie qui vient de l'ancien français *desport* (1130, Roman d'Eneas) qui donne *se déporter*, c'est-à-dire *s'amuser*, se distraire agréablement, se porter bien. Il s'agit bien de s'amuser, comme dans un match de football ou lors d'une compétition de gymnastique, en mettant en œuvre son corps dans des jeux en relation avec d'autres personnes. On peut voir là une dimension sociale du corps et du jeu d'adresse où l'individu se compare à l'autre pour gagner sa place dans la hiérarchie sociale, sans cesse renouvelée par le jeu. La répétition des tournois de sport éradique les hiérarchies sociales dures en permettant de la réactualiser à chaque compétition. Mais s'amuser a aussi le sens de *perdre son temps*, et les hiérarchies sociales ne sont jamais définitivement supprimées dans l'activité sportive. Ce n'est qu'un jeu où le corps est le vecteur anthropologique principal du changement social provisoire². Dominé dans les relations sociales au sein du groupe ou de la société urbaine, le joueur utilise son corps, c'est-à-dire les dimensions biologiques et anthropologiques de son être, pour lui donner une dimension sociale grâce à l'adresse et à la performance. On comprend pourquoi le joueur de pétanque attache tant d'importance à la perfection visible de son geste et à sa mise en spectacle. En soignant le lancé de la boule et la position du corps, en prenant son temps avant de tirer, il assoit sa position individuelle et collective dans l'instant du jeu qui est un moment social,

² Un ami champion de France de billard m'a expliqué que dans ce jeu, les catégories sociales sont mélangées et supprimées. Un patron d'entreprise peut jouer avec un de ses employés sans que la hiérarchie soit exprimée. Néanmoins, comme je l'avais observé de passage dans une académie de billard, le vouvoiement entre le patron et l'ouvrier est maintenu lors du jeu. De retour dans l'entreprise, le patron reste le patron, l'ouvrier l'ouvrier.

une construction temporaire de la société. Il prend place par le corps dans le groupe, dans l'équipe et plus largement dans la société locale, à l'échelle du village, ou mondiale, à l'échelle des grandes équipes internationales. La parade du corps, dans le sport, la pétanque ou le grand match de rugby international, mais aussi dans la mise en scène du corps dans la danse, dans les gestes, sert de construction identitaire qui va de l'individu à la société et de la société à l'individu.

Conclusion

Le poème de François Laugier en exergue à ce texte dessine les contours matériels d'un corps solitaire en mouvement. Il parle de muscles, de gestes, du corps, de « la brune nudité », de mouvement ou d'immobilisme. C'est un corps matériel et physique, quasi médical, individuel, donné en spectacle. Avec la danse spontanée chez Gwladys, le corps est l'endroit et le vecteur de mise en scène sociale et de recherche de socialisation au sein de la communauté. Portés par le sens des paroles et le rythme de la chanson d'Alain Souchon, les danseurs sont reliés par la danse. Par la description des mouvements et des gestes, j'ai cherché à montrer les enjeux sociaux du corps qui est l'endroit où vont s'exprimer un besoin de lier des relations sociales et culturelles, socle de toutes relations sociales comme nous le montre admirablement bien Marc Augé (Augé M, 2003). Dans la recherche esthétique et dans les paroles intimes sur le corps, Gwladys cherche à s'identifier et à se distinguer dans l'espace local de la corésidence.

Les joueurs de pétanque ont eux aussi compris que la beauté du geste et de l'effort allait leur donner du prestige et de la reconnaissance remis en cause à chaque situation. Mis à part quelques joueurs qui se laissent aller à la boisson et sombrent dans l'ivresse³, la majorité des joueurs jouent avec sérieux et gravité tant l'enjeu est important. Il s'agit de garder « la face », pour reprendre une notion goffmanienne. Le corps se délivre de son enveloppe matérielle pour exprimer une recherche de socialisation. Bien jouer, faire gagner son équipe est presque aussi important que d'avoir une bonne situation professionnelle. Ce n'est pas seulement un amusement mais une activité collective. Piètre joueur de pétanque, j'ai une fois participé à un tournoi « populaire », c'est-à-dire ouvert aux amateurs. Je jouais contre un « champion » qui délogeait mes boules chaque fois que je marquais un point. Dépité, j'ai choisi comme stratégie de le déconcentrer en faisant l'amuseur et en trichant, mais ni lui ni les spectateurs et certains de mes bons amis n'ont apprécié mon numéro qui rompait le consensus et la gravité de l'engagement. Au café, on m'a fait comprendre qu'on ne faisait pas ainsi sur un terrain de pétanque, mais on a continué à m'accepter et offert des verres, car je les avais bien amusés. Mais je suis resté celui qui s'amuse et qui amuse et j'ai eu du mal à aller plus loin dans la collectivité. Par la suite, je me suis contenté d'être un spectateur de ce jeu important et solennel, de cette communauté d'un moment qui se reproduit en des lieux différents chaque week-end.

Dans la danse comme dans le jeu de boules, la mise en scène des corps n'est pas un fait isolé et anodin, une simple distraction, un amusement ou un « effet de style » qui seraient moins importants que l'exercice d'une profession ou un engagement dans un parti politique.

Les aspects matériels et physiques – bien danser, bien lancer la boule – sont intimement liés au caractère socialisant du jeu. La gravité de l'émotion et le sérieux dans le geste sont des exercices politiques, c'est-à-dire qu'ils constituent un engagement total dans une situation sociale donnée, la fête ou le tournoi. Ces deux manifestations ont une importance capitale pour les participants puisqu'ils y « jouent leur vie », c'est-à-dire leur existence au sein de la communauté qui est

³ L'ivresse est aussi une façon de rechercher l'intégration au groupe par une mise en spectacle de soi.

conditionnée par le respect des règles et la reconnaissance des autres. L'enjeu explique la gravité et le sérieux des gestes et des paroles qui les accompagnent. On doit ajouter que ces manifestations ne sont pas seulement le lieu où l'on respecte des codes pour s'insérer dans le groupe mais aussi des instances où les participants vont apprendre à décrypter la situation dans laquelle ils évoluent et inventer de nouvelles règles, de nouveaux cadres pour leurs relations présentes et à venir.

Ces moments apparemment sans importance sont néanmoins l'expression d'un besoin et d'une volonté d'exister, de partager et d'être ensemble qui a pour origine et pour fin la condition ontologique et anthropologique de l'humanité. Ils nous rappellent brillamment par ailleurs notre condition commune par rapport à notre corps et à notre espace de vie, déclinée de multiples façons selon les lieux, les époques, les cultures.

Bibliographie

Augé, M., 2003. *Pour quoi vivons-nous ?* Paris, Fayard.

Bazin, J., 2008. *Des clous dans la Joconde. L'anthropologie autrement*, Toulouse, Anacharsis.

Bensa, A., 2002-2003, *Anthropologie de l'action*, Paris, séminaire EHESS, Laboratoire Genèse et Transformations des mondes sociaux, UMR 8128, document photocopié.

Bensa, A., 2006. *La fin de l'exotisme. Essai d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis.

Bidard, C., 1997, *L'amitié, un lien social*. Paris, La Découverte.

Biget, D., 2006, *Une analyse du temps présent. Aspects de l'identité et de la vie quotidienne dans une petite ville de Bretagne : Douarnenez*. Thèse pour le doctorat d'ethnologie, Université Paris VII – Denis Diderot.

Boltanski, L., 1971 « Les usages sociaux du corps », *Annales*, n°1, pp. 205-233.

McKenzie, R., 1968. « Le voisinage. Une étude de la vie locale à Columbus, Ohio » in Grafmeyer, Y. & Joseph I. (dir.), 1984. *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris, Aubier/Res (Champ urbain), pp. 209-250.

Maffesoli, M., 1990. *Au creux des apparences. Pour une éthique de l'esthétique*. Paris, Plon.

Mitchell, C., 1956, "The Kalela Dance. Aspect of Social relationships among Urban Africans in Northern Rhodesia" traduit et présenté par Michel Agier et Stéphane Nahrath d'après Mitchell C., *The Kalela Dance*, Rhodes Livingstone Institute Paper n°27, Manchester, Manchester University Press, in *Enquête. Anthropologie, histoire, sociologie*, n°4, éditions Parenthèses, 1996, pp.217-243.

Pétonnet, C., 1982. « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'homme*, t.XXII, n°4, pp.37-47.

Sapir, E., 1967. *Anthropologie. 1, Culture et personnalité*, Paris, éditions de Minuit.